



HAL
open science

Travailler avec les déchets au marges urbaines (Le Caire, Casablanca et Istanbul)

Bénédicte Florin

► **To cite this version:**

Bénédicte Florin. Travailler avec les déchets au marges urbaines (Le Caire, Casablanca et Istanbul). Vies d'ordures. De l'économie des déchets, sous la direction de Denis Chevalier et Yann-Philippe Tastevin, Edition Artlys et MuCEM, 2017. halshs-01718474

HAL Id: halshs-01718474

<https://shs.hal.science/halshs-01718474>

Submitted on 23 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Travailler avec les déchets au marges urbaines (Le Caire, Casablanca et Istanbul) Bénédicte Florin

Article publié pages 71 à 75 dans *Vies d'ordures. De l'économie des déchets*, sous la direction de Denis Chevalier et Yann-Philippe Tastevin, Edition Artlys et MuCEM, 2017, 233 pages.

Au Caire, à Casablanca ou à Istanbul, les récupérateurs ont toujours été repoussés aux marges, aux limites, dans les interstices et les « trous » des métropoles. Ainsi, au Caire, les *zabbâlin* de Batn el Baqara – le Ventre de la vache – se sont établis dans une carrière où étaient jetées les entrailles des animaux provenant des abattoirs. Les *bouâra* de Casablanca trient les déchets récoltés dans des dépressions topographiques aux confins de la ville ou à même la décharge de Médiouna. Quant aux *toplayıcılar* d'Istanbul, ils rapportent leur collecte aux dépôts des grossistes informels situés dans les quartiers de Süleymaniye et Tarlabaşı. Ces espaces constituent des marges urbaines au coeur de la ville du fait de leur réputation dangereuse, de leur pauvreté et de la dégradation de l'habitat, comme l'explique Mehmet : « Ici, c'est le quartier le plus pauvre d'Istanbul, il y a des criminels, c'est vraiment un mauvais quartier ! Quand on vous a vu arriver, on s'est dit que vous auriez dû aller ailleurs... ». Ces dépôts occupent les maisons vétustes, les caves ou les friches. Les *toplayıcılar* vivent souvent dans des « chambres de célibataires » exigües et sans confort et des récupérateurs migrants se sont installés dans des bâtisses menaçant ruine.

Süleymaniye, proche de Sainte-Sophie, et Tarlabaşı, en contrebas de la célèbre avenue Istiklal, sont proches des quartiers touristiques et des projets de rénovation urbaine y sont déjà engagés. Dans les trois métropoles, les récupérateurs savent que leur présence est menacée par des projets immobiliers soutenus par les municipalités.

Le travail avec le déchet est toujours producteur de marge territoriale, ainsi que l'écrivait dès les années 1960 le géographe Jean Gouhier. La marginalisation spatiale et l'exclusion sociale participent au stigmatisme qui marque les récupérateurs.

En périphérie de Casablanca, le quartier des récupérateurs de Lahraouine est borné par une large rocade, des champs et un bidonville où vivent les familles. Cette localisation les rend quasi invisibles de l'extérieur et la présence des autorités ne se manifeste que par le passage quotidien du chef de quartier qui surveille les éventuels départs d'incendie. À terme, l'endroit est menacé par la construction d'un lotissement et, si les *bouâra* ont reçu récemment la visite d'un bureau d'étude venu les recenser, ils supposent que c'est en vue de leur prochaine expulsion...

Quelle que soit la ville concernée et malgré la discrétion des activités liées aux déchets, celles-ci sont pourtant fort identifiables par les va-et-vient des charrettes des récupérateurs, des pick-up ou des camions des grossistes chargés de matériaux. Ces circulations incessantes rendent bien compte de l'insertion de ces activités dans l'économie urbaine informelle et formelle et ce à l'échelle métropolitaine.

Ici, chaque *golssa*, lieu de tri, emballage et recyclage, est fermée par des palissades, bâches, planches, tôles ondulées, toiles ou déchets séchés compressés. Sur ce site de 500 hectares, environ 500 personnes travaillent, mais bien davantage circulent.

Les récupérateurs possèdent du bétail qu'ils nourrissent avec les déchets organiques récupérés sur les marchés. Ils vivent dans les *douars* (anciens villages) et bidonvilles voisins ou à même les *golssas* dans des cabanes surélevées qui les protègent des bêtes nuisibles. Au gré des saisons agricoles, beaucoup de jeunes hommes font l'aller-retour entre Lahraouine et la campagne où résident leurs familles. Certains récupérateurs sont spécialisés : plastiques, bouts de tissus, laine, mousses pour matelas, etc. D'autres sont polyvalents et trient au sein de leur *golssa* les matériaux en fonction de leur composition.

Sans eau courante, ni assainissement, ni électricité – en dépit de la présence des lignes à haute tension –, les broyeuses de plastique fonctionnent grâce à des groupes électrogènes polluants et l'eau nécessaire est puisée aux fontaines collectives des *douars*. Malgré des conditions de vie et de travail difficiles, les *bouâra* (dérivé du mot français « éboueurs ») de Lahraouine refusent d'être comparés aux *mikhala* (fouilleurs) de la décharge de Médiouna qui, eux, sont littéralement dans des déchets indifférenciés, souillés et parfois dangereux. D'ailleurs, les *bouâra* de Casablanca, comme les chiffonniers du Caire, disent ne pas connaître ceux des décharges. La localisation des sites s'articule ainsi étroitement à la nature du déchet et aux modalités du métier : au plus loin de la ville, encore plus invisibles, dans le reste du reste et au dernier rang du travail résident les gens des décharges, dont il est vital de se distinguer lorsque l'on recycle.

Vue panoramique d'un *depo* du quartier de Süleymaniye, Istanbul, Turquie, 2016, photographie Pascal Garret



Les *golssas* de Casablanca, en arrière plan le quartier d'Attacharouk et les limites sud-est de l'agglomération, Maroc, 2015, photographie Pascal Garret



Les *golssas* de Casablanca, Maroc, 2016, photographie Pascal Garret

